

toutes les nuances du parti progressiste. Voilà où nous aurait conduits la belle politique du système et de M. Guizot.

## ÉTATS-UNIS.

—La marine américaine continué du reste à jouer de malheur. Le 10 octobre, entre 8 et 9 heures du soir, le steamer des États-Unis le *Général Taylor* a pris feu le long du quai à Pensacola et a été consumé en peu de temps jusqu'à la flottaison. La machine seule peut avoir quelque valeur, encore est-elle fort endommagée. Cet incendie que l'on croit devoir attribuer à la malveillance, constitue pour le trésor une perte d'environ quinze mille piastres, car ce vapeur n'était point assuré.

## HUGUES LE DESPENSIER.

## V.

## EN PALESTINE.

—Il fut admirable, l'élan qui poussa vers la Terre-Sainte tous les hommes de l'Occident, depuis les rois jusqu'aux habitants des chaumières, depuis les naturels de la Norvège jusqu'aux indolents enfants de la Sicile et de l'Andalousie. Les mouvements sont toujours en proportion avec les idées qui les inspirent. Le mouvement des croisades ne fut si grand que parce qu'il était le fruit de l'idée chrétienne.

Il n'y eut pas alors un coin de terre où ne retentit un écho de ce cri *Dieu le veut!* En Basse-Normandie, sur les rives de l'Orne, on vit un vieillard, un ermite, en longue robe blanche, rassembler les populations qu'il électrisait par sa parole et les entraîner en masse après lui sur le chemin de Jérusalem. Et quand on demanda quel était cet homme, d'où venait son influence, il fut répondu que c'était un ermite, hôte d'un rocher en pleine mer, et qu'il était connu seulement pour ses bonnes œuvres.

Déjà le plus grand nombre des croisés étaient partis. L'arrière-ban, conduit par ce moine, se composait de tous ceux qui n'avaient pu prendre part à la levée faite par le duc Robert, fils aîné de Guillaume, deux années auparavant. Cette fois, des vieillards, des enfants, des femmes, des invalides se mirent en route. Les seigneurs qui ne pouvaient coopérer de leur personne à cette sainte entreprise, y consacraient leurs biens, qu'ils engageaient pour plusieurs années à des usuriers juifs ou lombards.

Tous les bons instincts étaient surexcités. À part quelques désordres inséparables d'une aussi grande multitude, on eût dit que les hommes voulaient devenir saints comme le sol qu'ils allaient fouler en Palestine. De jeunes nobles, renonçant à leur famille, à leur patrimoine, à leur rang, se vouaient perpétuellement à la pauvreté, au service des pauvres et des lépreux. À côté de l'ordre des Hospitaliers s'en formait un autre moins exempt peut-être de toute vanité humaine, celui du Temple, destiné à la défense du Saint-Sépulcre, plus familier avec l'épée qu'avec la charpie, plus accoutumé à faire des blessures qu'à les guérir; saint Bernard rédigeait les statuts de cette milice, dans laquelle, entraînent de proches parents des rois. La chevalerie naissait de la religion et du dévouement; l'influence de l'idée chrétienne faisait fermenter cette société à demi-gothique comme un vin généreux, pour la purger, pour en jeter le grossier et l'impur.

Les rois se virent, les nations se rapprochèrent sous les murs de la cité sainte et apprirent à se connaître; de là naquit la politique internationale, de là naquit aussi l'histoire. Les peuples chrétiens, tous les peuples civilisés, dirons-nous, datèrent la leur de cette grande épopée. Les sources historiques devinrent moins troubles: les noms de famille commencèrent à se fixer, et l'adoption des armoiries permit de suivre les races. La littérature commence son avènement: les poètes ont de grandes promesses à chanter. Pendant ce temps les querelles intestines faisaient relâche; de beaux monuments, restes des temps antiques, frappaient les yeux des barons qui rapportèrent chez eux l'esprit de modération et les arts.

On ne saurait trop le répéter. La croisade fut juste en principe; la main du Tout-Puissant poussait bien ces innombrables légions qui criaient: Dieu le veut! en se ruant sur l'Asie. Les Sarrasins avaient toujours un pied en Occident; il fallait leur faire, encore une fois, sentir l'épée de Charles Martel. En allant les combattre dans leur pays, on empêcha une seconde invasion, et qui sait si les plaines de Poitiers leur eussent toujours été funestes.

La croisade se justifia par sa cause et par ses résultats. Pour des écrivains de l'école voltairienne on appelle *brigands* les chevaliers croisés, *énergumènes* les religieux prédicateurs, *guerre injuste et atroce* ce mouvement immense et providentiel que les plus modérés de ces écrivains traitent dédaigneusement de *pieuse folie*. À quelles aberrations peut conduire l'esprit de secte!

La foule, conduite par l'ermite de Notre-Dame, marchait recueillie en chantant des cantiques. C'était un spectacle curieux et touchant

que cette multitude d'hommes pauvrement vêtus, qui allaient avec confiance à 600 lieues de leurs chaumières, sans vivres, persuadés que Dieu prendrait soin d'eux, sans autres armes que la faux et la fourche de leurs travaux rustiques. Toutes les portes s'ouvraient sur leur passage; tous les toits devenaient hospitaliers à leurs malades. Le vieux seigneur de Bellassise avait ordonné à maître Walram de sacrifier aux émigrants jusqu'à sa dernière tête de bétail et de mettre à leur disposition son manoir tout entier.

Une foule compacte se pressait aux abords d'Estreham. Sous le porch: étaient amoncelés des tas de pains, du linge et des vêtements que Mélisende et sa mère aidaient à distribuer aux nécessiteux. Pendant toute une journée, la jeune fille s'acquitta avec ardeur de ce devoir au milieu des bénédictions. Un spectateur vêtu d'une longue robe, se tenait à quelque distance et semblait la considérer d'un œil attendri. Quand les pauvres furent pourvus des choses les plus nécessaires, quand Mélisende, à bout de forces et de provisions, cessa sa laborieuse aumône, le moine étendit les mains et la bénit, et le cortège reprit sa longue route en continuant ses chants pieux.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre les croisés à travers ces contrées brûlantes qui furent si fatales à un grand nombre d'entre eux. Nous débarquons cependant avec eux, au bout d'un voyage de trois mois, en Palestine, où se trouve Olivier de Bellassise.

Il avait combattu au siège d'Antioche, en 1098; à celui de Jérusalem, en 1099.

L'armée chrétienne était décimée. Sa marche victorieuse ressemblait à une déroute. On eût pu la suivre à la trace des morts, quelle laissait derrière elle, ou des blessés, des malades qui ne pouvaient plus garder leurs rangs. C'était un désordre, une confusion semblables à ceux qui régnaient dans notre armée à la retraite de Russie, lorsqu'elle eut à parcourir, elle aussi, sans provisions, des déserts qui semblaient s'allonger sous les pieds engourdis de nos soldats.

Olivier avait été blessé. Il avait laissé derrière lui son cheval, tombé à bout de force et de sang. Les croisés cheminaient en désordre sur ce sol brûlant où leurs pieds s'enfonçaient. Toutes les figures avaient l'air sauvage, presque féroce. Les sentiments de la nature étaient endormis; on voyait d'un œil indifférent tomber un camarade; on passait à côté de lui sans chercher à le secourir. Chacun, sentant les forces lui manquer, marchait pour arriver à la ville d'Ascalon, où étaient des frères qui avaient du pain pour les affamés et du linge pour les blessés. Tout à coup on apercevait des dômes, des minarets, une ville entourée de murailles; un cri de joie s'échappait de toutes les poitrines, on s'embrassait, on remerciait Dieu. Les plus faibles faisaient un dernier effort; puis la ville s'évanouissait subitement, et le soleil, reflété par les sables blanchis du désert, allait produire un autre mirage un peu plus loin. Mais à chaque illusion perdue, un foule de malheureux tombaient pour ne plus se relever.

Olivier se sentait pris d'une sorte de vertige. Affaibli par le sang qu'il avait perdu, il marchait à une grande distance de ses compagnons, derrière l'armée, qu'il voyait s'éloigner dans une sorte de brume fantastique. Les forces lui manquèrent tout à coup; ses genoux plièrent sous lui; il s'affaissa sur le sable brûlant, qui semblait devoir lui servir de lit de mort.

En ce moment quelqu'un parla à côté de lui. Olivier reconnut Janequin, qu'il avait trouvé mourant dans la forêt de Bellassise, qu'il avait nourri et recueilli; il l'appela d'une voix suppliante en lui tendant les bras; Janequin, de son côté, jeta un regard farouche et continua son chemin. Alors le jeune homme se retourna douloureusement sur le sable et se prépara à mourir. Ses lèvres remuèrent; il récita la prière des agonisants, puis, jetant les yeux autour de lui, il aperçut une longue traînée de cadavres qui s'étendait à gauche aussi loin que le regard pouvait porter, et se terminait, à droite, à la troupe amoindrie de ses compagnons, point mobile qu'il apercevait à peine dans l'éloignement. Près de lui, quelquefois, un bras s'agitait, et on entendait des plaintes lamentables. Un malheureux se relevait à demi; une tête se montrait un peu au dessus des autres; puis retombait sans mouvement et redevenait immobile. De tous côtés, le désert; un désert sans fin.

Sur un petit monticule de sable, des vautours immobiles couvraient d'un œil sanglant ce splendide repas de chair humaine. Un d'eux déploya ses ailes et promena son vol pesant sur toute les têtes. Olivier vit passer devant ses yeux une masse fauve et emplumée qui lui déroba les rayons du soleil. Un frisson d'horreur parcourut ses membres; il rabattit son capuchon sur sa figure. En pensant à son père, à ses frères, auxquels il souhaita un sort plus heureux que le sien, à Mélisende, aux vallons de l'Orne, deux larmes se firent